

Tu es assise sur le côté, jambes croisées, le regard dans le vague. Proche et lointaine tout à la fois, petit bout de femme qui semble vouloir prendre le moins de place possible, déposée dans un monde qui passe devant elle sans la voir, sourire absent, regard fuyant. Un oisillon aux ailes fatiguées, découragé.

On entend au loin des chants traditionnels qui viennent du marché de Noël. La rue passante est animée, des hommes en costume accélèrent le pas en consultant leur montre et en serrant une mallette sous leur bras, de jeunes adolescents mâchent consciencieusement un sandwich en regardant leurs pieds. Deux grand-mères concentrées avancent cahin-caha, bras dessus bras dessous, une dame sort précipitamment de la pharmacie de l'angle de la rue, le téléphone rivé à l'oreille droite. Tourbillon incessant d'indifférence, vies trépidantes qui s'entrecroisent en évitant de se regarder.

Le froid saisissant de ce mois de décembre à Avignon me fait frissonner alors que mes deux pulls et mon manteau de laine me protègent largement ; je ralentis en fixant tes oripeaux, tu n'as pas trente-cinq ans. Je me penche pour nouer des lacets qui

n'en ont pas besoin et poursuis mon observation, aussi discrètement que possible. Des remugles aigres s'échappent du container près duquel je me trouve. Tu as les cheveux châtain, plutôt foncés, longs. Ton épais bonnet violet cache un peu tes yeux que l'on devine noirs, orageux. Tes lèvres sont fendillées par la bise glacée et tu ne sembles pas faire plus d'un mètre soixante. Ton pantalon rouge est usé au niveau des genoux, râpé et délavé. Une paire de bottines noires se terre sous toi, protestant contre de trop longues heures de marche et d'errance. Mais c'est ta jeunesse qui me pétrifie : comment peut-on se retrouver à la rue si tôt ? Qu'est-il arrivé pour que tes compagnons de route soient aujourd'hui la faim, le froid, le bitume et le mépris général ? Tes seules affaires sont rassemblées dans un sac bleu déformé par un duvet que tu tiens à deux mains, radeau de misère sans port d'attache.

La nuit suivante, je suis très agité. Le rêve commencé se fait soudain cauchemar, je suis allongé dans une rue déserte et personne ne vient me secourir. J'appelle, mes cris ont pour seul écho des miaulements plaintifs de chats abandonnés, aussi seuls que moi. En me redressant brutalement dans ce lit douillet et cette chambre surchauffée, ton image, jeune femme au bonnet violet, me saute au visage. Je passe une main sur mon front brûlant perlé de sueur et me rendors en murmurant cette phrase : « Demain je viendrai te demander ton prénom... »

Mais le lendemain je ne te trouve pas. À ta place vide, un mouchoir blanc en papier frissonne au sol, malmené par le vent, en une ondulation dérisoire. J'arpente les rues parallèles, persuadé que tu t'es déplacée, cherchant un lieu plus favorable, plus généreux. Chaque angle de rue apporte la même déception, comme s'il avait passé le mot au suivant pour te conseiller de fuir, et je m'en veux de ne pas t'avoir abordée hier, d'être passé à côté d'une personne de mon âge sans lui tendre la main, sans lui donner une petite pièce. J'aurais pu te sourire, te donner mon manteau, aller t'acheter un pain au chocolat. Certains le font, puis s'empressent de relater leur bonne action à leurs collègues de travail. D'autres sont des bienfaiteurs de l'ombre, leur main droite ignore ce qu'a fait leur main gauche et moi je suis simplement passé sans réagir, espion d'un jour, désabusé malade.

C'est au moment où je m'apprête à rentrer chez moi que je t'aperçois au loin. Tu n'es pas seule ; un groupe de trois sans-abris t'encercle, et tu ne parais pas avoir peur. Ils ont tous les trois la quarantaine, des mines patibulaires mais peut-être suis-je de nature trop inquiète. Je m'avance quand même pour

être tout à fait sûr que tu n'es pas en danger, et voici les premiers mots que je t'adresse :

« Mademoiselle, bonsoir, est-ce que je peux vous voir un instant ? Je voudrais vous demander quelque chose. »

Tu écarquilles grand tes yeux noirs très vifs, fais un signe de tête au trio hirsute et sors du cercle pour t'approcher de moi. Tu gardes une bonne distance de sécurité, et les hommes tournent rapidement les talons. Nous sommes seuls. Tu ne dis rien, pas un son ne sort de ta bouche gelée, seuls tes bras bougent pour resserrer le gilet trop fin qui est censé te tenir chaud. Il surplombe un tee-shirt gris souris et un jean délavé ouvert au niveau du genou. Je perds une seconde à te regarder ; mes yeux glissent sur tes cheveux tressés et sales, sur l'une de tes oreilles qui est presque noire. C'est la seconde de trop. Tu m'apostrophes :

« Me demander quoi ? Vous êtes au spectacle, là ?

Je me ressaisis aussi vite que possible et tente de reprendre contenance :

– Excusez-moi. C'est que... pour être tout à fait honnête, je vous ai vue assise dans la rue hier matin, et j'ai beaucoup regretté de ne rien avoir fait pour vous, j'avais pourtant mon porte-monnaie, j'aurais pu...

Tu balaies mes paroles d'un geste de la main en souriant :

– Inutile d'avoir pitié, c'est gentil, mais je me débrouille, maintenant si ça ne vous ennuie pas, je préfère rester seule.